



« Précieuse », l'exposition des blessures féminines

Précieuse

Chacun des quinze poèmes de Myriam Essène est illustré par une photo de Cécile Quenum. © CÉCILE QUENUM.

« Précieuse » présente une collaboration entre la poétesse Myriam Essène et la photographe Cécile Quenum. Elles apportent un peu de légèreté aux thèmes durs du viol, de la fausse couche, des violences conjugales et tant d'autres drames qui obscurcissent la vie des femmes.

VICTORIA GROSJEAN (ST.)

Retour en 2020, avant que le covid ne vienne bouleverser nos vies. Dans la tête de Myriam Essène, un projet est en train de naître. Rapidement elle veut passer à l'action. Quelques semaines plus tard, quinze photos illustrant quinze de ses poèmes issus des recueils *Pierre* et *Précieuse* sont exposées au public. Des acteurs sont alors engagés pour réciter les poèmes face aux œuvres, une véritable expérience est proposée aux visiteurs, une mise en scène donnant corps à des œuvres ayant une âme. Car c'est là que réside la véritable profondeur des tableaux, dans ce qu'ils représentent et celles qu'ils représentent. Le fond plutôt que la forme. Derrière chaque poème c'est celle de Myriam qui règne. « J'ai été violente, violée, maîtresse, trompée et j'ai eu une fausse couche, ces histoires, ces poèmes c'est moi et tant d'autres. »

Derrière chaque photographie, c'est un modèle, une femme dont c'est l'histoire, une partie d'elle volée ou envolée. Vivianne, modèle incarnant le tableau et poème « Amour jaloux » a d'ailleurs souhaité ne plus voir cette photo, laisser ces souvenirs et ses blessures dans le passé.

Sourire plutôt que souffrir

Derrière ce projet se cache une démarche artistique mais également thérapeutique. Chaque photo dispose d'un fond vert retravaillé sur Photoshop. Des fonds assurément kitch. Un style assumé par la photographe et la poétesse qui prônent une légèreté adoucissant les sujets. Car l'approche du traumatisme est loin d'être négligée. Lorsque Myriam Essène choisit sa photographe c'est notamment car cette dernière l'avait déjà aidée lors d'un shooting thérapeutique à se réapproprier son corps. Le choix de Cécile Quenum était une évidence aux yeux de la poétesse en ce qui concerne la

réalisation du projet « Précieuse » car elle voulait que chaque shooting serve au projet mais également au modèle.

Une alliance entre art et travail sur soi qui se veut empreinte de positivité. La modèle du tableau « Non » illustrant le viol est d'ailleurs affichée tout sourire. Représentation qui peut choquer car trop joyeuse. Myriam Essène explique sa démarche artistique : « Je trouvais qu'il y avait trop d'œuvres tristes sur les chagrins des femmes alors j'ai voulu changer ça et montrer notre force et redonner de l'espoir en montrant qu'on peut renouer avec nous-mêmes. » C'est d'ailleurs en écoutant le poème « Non » de cette dernière que le sourire prend tout son sens. Il est un clin d'œil au passage « Si je te souris cela ne veut pas dire oui », un lien évident entre le poème et la photographie. Entre l'écriture et la concrétisation physique.

Ecoute, lis, regarde

Trois, c'est le nombre de façons de découvrir le projet « Précieuse ». L'écoute avec les poèmes enregistrés. La lecture avec les recueils de poèmes. Le regard avec les clichés exposés. Cette pluralité des incarnations des textes était primordiale aux yeux de Myriam Essène. Le but étant que chacun puisse se l'approprier peu importe sa sensibilité à un support plus qu'à un autre. Car Myriam Essène le sait, l'acceptation des traumatismes comme ceux abordés est propre à chacun. Certains auront besoin de se plonger dedans en écoutant les poèmes en repeat, d'autres de s'y confronter petit à petit comme son amie qui ouvre son recueil de poèmes pour y lire deux phrases avant de le refermer et la liste de profils est encore longue, aussi longue qu'il n'y a de victimes. Une diversité des supports en accord avec l'idée de la poétesse d'être un maillon de plus, trois maillons de plus à la chaîne de la conscientisation des mal-être féminins inavoués voire tabous.

Le réel intérêt de l'exposition « Précieuse » prend racine dans ce qu'elle représente et ce à quoi elle invite. Une proposition de réflexion sur ce que les femmes vivent et ce qu'elles ont pu vivre, une acceptation de la surprise de ces problématiques dans la société. C'est en proposant des clichés accessibles et explicites que Myriam Essène donne la possibilité à tout un chacun de se sentir légitime de s'intéresser aux sujets présentés et représentés, d'en discuter. Des enfants aux victimes, en passant par les « hommes de bonne volonté » comme elle aime les appeler, tout le monde est invité à se pencher sur ces sujets, à comprendre ce qu'il en résulte et se l'approprier à son niveau et à sa convenance. Une exposition à l'image d'une graine que l'on planterait en nous pour lui laisser le temps de grandir, le temps de guérir, d'en parler, d'en tirer des enseignements.

Précieuse : l'exposition. A la Maison de la Francité, rue Joseph II 18, 1000 Bruxelles ; Jusqu'au 9 février 2023 (lu.- ve. de 9 à 17 h). Entrée libre.

« Ivanov » chancelle sur les cendres du monde

Dans « Ivanov », Georges Lini trempe la neurasthénie du personnage central dans notre propre monde, rongé par une faillite morale générale. A Bruxelles et Louvain-la-Neuve.

CRITIQUE

CATHERINE MAKEREEL

★★★★☆

Percer les mystères de l'âme russe, ce n'est pas un luxe par les temps qui courent. Plonger dans les méandres de la conscience slave, décortiquer l'humanité d'une société tsariste à bout de souffle, sonder les illusions perdues d'hommes et de femmes, ce n'est pas autre chose que nous promettent les pièces de Tchekhov, promesses qui prennent forcément une saveur singu-

lière au regard de l'actualité russo-ukrainienne. Mais attention ! Il nous faut prévenir ceux qui s'attendent à prendre place entre deux isbas, dans la campagne russe, sur un plateau où fume un samovar, ceux-là en seront pour leurs frais devant *Ivanov* que compose Georges Lini au Théâtre des Martyrs.

En effet, le metteur en scène opte pour une version contemporaine du chef-d'œuvre tchékhovien. Pas de décor, des costumes neutres, une musique électro : cet *Ivanov*-là trempe sa neurasthénie non pas dans une Russie fantasmée mais dans notre propre monde, notre quotidien mis à nu. D'ailleurs, les douze comédiens ne se débattent pas sur une scène barricadée derrière ses feux de la rampe mais papillonnent parmi le public. Pour prendre place, il nous faut d'abord zigzaguer parmi la troupe, emportée dans une fête débridée au son d'une musique de boîte de nuit. Ensuite, les lumières dans la salle ne s'éteignent jamais vraiment, révélant des comédiens et comédiennes qui traversent les gradins, s'assoient parmi les spectateurs, demandant à l'un de lui arranger son col, accrochant le regard de tel autre pour débattre ses doutes existentiels. C'est



La troupe joue à 360° autour du public.

© JÉRÔME DEJEAN.

bien simple, Georges Lini évacue une bonne partie de ce qui fait « théâtre » pour plonger ses personnages au cœur de la vie, en faire des gens d'aujourd'hui qui parlent à d'autres gens d'aujourd'hui. Comme dans la vie, des bribes de phrases nous échappent parce que proférées dans un coin de la salle ou susurrées en nous tournant le dos. Comme dans la vie, on loupe parfois les ébats de l'un ou les élans d'un autre parce qu'ils ne sont pas surlignés par la poursuite d'un projecteur mais dilués dans le grand tout de l'existence qui s'éparpille à 360° autour de nous.

Entre mélancolie et mauvaise conscience

Par ce stratagème, il devient vite clair qu'*Ivanov*, ce grand mélancolique tourmenté par la mauvaise conscience d'avoir piétiné ses idéaux, c'est nous. Ces femmes et ces hommes qui l'entourent, ces grands bourgeois désœuvrés, ces héritières avaries, ces aristocrates mesquins, ces commerçants sans scrupule, c'est nous. Cet amas de lâcheté, de méchanceté, de compromissions, de rêves gâchés : c'est notre lot. Forcément, l'ambiance est plutôt lugubre durant ces trois heures de décomposition humaine.

Lugubre mais constamment trouée d'élans désespérés pour se raccrocher à ses illusions perdues. Autour d'*Ivanov* (Vincent Lecuyer, flirtant suavement avec les ténébres) gravitent le dégoût de vivre, la cruauté, le cynisme. Il y a Anna Petrovna (l'éthérée Anne-Pascale Clairembourg), jeune juive qui a renié sa famille et sa religion pour un *Ivanov* qui, aujourd'hui, ne l'aime plus et la laisse mourir de la tuberculose. Il y a Sacha (envoûtante Mélissa Diarra), amoureuse d'*Ivanov*, ou peut-être de l'idée qu'il pourrait la sauver, de l'ennui, de ses parents, du monde.

Pietro Pizzuti, tout en folie burlesque, dans le rôle d'un comte désargenté. Marie-Paule Kumps, épatante en bourgeoise grippe-sou. France Bastoen, insaisissable en héritière esseulée. Impossible de citer toute la distribution de ce drame dépressif qui joue sans cesse au bord du gouffre : gouffres existentiels, financiers, politiques. Exigeant avec sa troupe et sans concession avec Tchekhov, Georges Lini dresse le tableau d'une faillite morale générale qui, hélas, trouve de tristes échos actuels.

Jusqu'au 21/01 au Théâtre des Martyrs, Bruxelles. Du 25/01 au 4/02 au Vilar, Louvain-la-Neuve.